

CLAUDE ESTEBAN



LE PARTAGE
DES MOTS

L'UN
L'AUTRE
ET

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1990.*

*A Javier Esteban de Indart,
mon père.*

I

Je ne sais si l'homme adulte se souvient encore du plaisir quasiment charnel, et du réconfort moral aussi bien, qu'il a éprouvés dans les premiers moments de l'enfance à poser sur chaque chose, tel un démiurge indéfiniment extasié, le nom tout neuf qu'il venait d'apprendre. Voici qu'au foisonnement somptueux des spectacles, des gestes, des objets, correspondait sans relâche, sans faille non plus, une profusion de signes qui permettaient non seulement de les reconnaître l'un après l'autre dans leur identité, mais encore de les *nommer*, et par là même d'en retenir mentalement une sorte d'effigie flagrante, transparente pour tous, chantante sur les lèvres qui ne se lassaient plus d'en proférer les sons! Oui, que de désirs exaucés, que de promesses toujours tenues par ces vocables qui mettaient le multiple à notre portée, en vérité qui le faisaient nôtre et si clair d'être là retenu en des syllabes essentielles... J'ai souvent contemplé avec émotion tel ou tel de ces enfants qui

achevaient à peine de découvrir un mot et, tout grisés par leur conquête, n'en finissaient pas de le redire, de le reprendre presque sans raison, de le psalmodier comme si véritablement il leur eût accordé je ne sais quel pouvoir sur la réalité mystérieuse du monde. Ai-je tort de discerner là comme une approche naïve, et d'autant plus mémorable par sa fraîcheur, de l'expérience poétique au sens premier du terme? Que dans le Verbe, pour élémentaire qu'il soit, persiste une capacité de présence, que la parole ait pouvoir de rendre le monde simple, de réunir, de relier, ne serait-ce qu'un instant, ce que l'étendue sépare et nos perceptions successives, cette expérience, je veux le croire, n'obéit pas seulement aux mécanismes de la faculté cognitive. Il y va d'une intelligence plus haute, d'une appréhension plus directe de la totalité à laquelle s'abandonne l'enfant et qu'il ne tardera pas à perdre au profit, si l'on peut dire, d'une conscience réductrice et d'un savoir bientôt conceptuel. Cette intelligence, je la vois comme une ouverture du cœur, un accueil de tout l'être à ce qui le façonne et l'oriente, une manière d'acte de foi, que rien encore ne vient démentir, en l'authenticité des apparences et la validité de cette expression verbale qui leur est moins attachée qu'inhérente.

Certes l'acquisition du langage constitue pour chaque enfant une épreuve que je ne minimise pas. Si délicate, si difficile qu'elle résulte parfois chez cer-

tains – les études sur les troubles pathologiques de la parole sont assez probantes là-dessus –, du moins apporte-t-elle à ceux qui la mènent à bien une assurance majeure : celle de la stabilité physique et morale du réel, celle aussi, plus précieuse encore, de la véracité des signes qui, presque magiquement, sont voués à en rendre compte. Encore faut-il que le langage où l'enfant s'aventure constitue à ses yeux une manière de totalité bienveillante, un lieu unique, irrécusable, que le doute n'habite pas ni le péril des équivoques. A chaque chose, l'exacte repartie des mots ; à chaque mot, une place dans l'immense vocabulaire du monde. Un tel bonheur ne m'est point échu. Dès les premiers moments de mon expérience balbutiante, il m'a fallu chercher un chemin à travers deux idiomes qui s'affrontaient dans mon esprit, m'imposant leurs directives divergentes, leurs codes et leurs déchiffrements singuliers. Assurément, je ne suis pas le seul à avoir été élevé dès la petite enfance dans l'espace du bilinguisme. Je n'ai rencontré toutefois que des individus qui s'en félicitaient. Et lorsque j'ai tenté, ici ou là, d'exprimer avec quelque franchise mes réticences et plus encore ma suspicion envers une telle pratique dont j'ai mesuré les travers après en avoir subi les atteintes, mon sentiment n'a provoqué le plus souvent que la surprise, l'incrédulité, et chez certains de mes confrères en bilinguisme la dénégation la plus vigoureuse. Qu'avais-je donc à me

plaindre? N'était-ce pas un avantage irremplaçable que d'avoir été initié tout ensemble à l'espagnol et au français? Tant d'autres qui n'avaient pas bénéficié d'une pareille aubaine avaient dû, par la suite, se plier à l'étude d'une langue seconde sans parvenir à la maîtriser tout à fait, alors même que l'enfant y adhère hors de toute contrainte et s'accoutume naturellement à cet exercice de l'intelligence qui, plus tard, nous vaut de si grands efforts... J'avoue n'avoir pas su, longtemps, répondre à des arguments d'une apparence indiscutable. Je n'avais point encore suffisamment réfléchi sur la vocation du langage et je me contentais de vivre, sous le regard des autres et dans leur jugement, une conduite verbale dont je ressentais l'anomalie arbitraire, mais que je ne parvenais pas à définir, moins encore à séparer de moi. Il m'apparut cependant assez vite que toutes les raisons que l'on pouvait avancer pour défendre et célébrer la pratique conjointe de deux idiomes n'obéissaient qu'à des normes d'efficacité immédiate, pragmatiques, quasiment puérides, n'atteignant jamais, sinon par inadvertance, le seul lieu où se situait, non point la fonction intellectuelle du langage, mais son mystère. Et cela, l'enfant que j'avais été l'avait éprouvé au plus sensible de son esprit, dans la constitution ombreuse de son être.

Si l'on se borne à définir le langage comme un système de signes propices à la communication inter-

subjective, la connaissance et la pratique de plusieurs langues par un même individu ne peuvent être, en effet, que bénéfiques. Maîtriser, posséder deux, voire trois idiomes, n'est-ce pas, en une certaine mesure, élargir le champ de son esprit, s'arracher à une vision confinée du monde, confronter notre espace natif à la pluralité toujours renaissante des horizons? Il y a, je l'avoue, quelque semblant de vérité dans cette optique généreuse du langage sur laquelle s'accordent à l'unisson grammairiens, sociologues et politiques. Mais ce n'est guère davantage qu'une pétition de principe tout empirique, fondée sur un postulat qui résiste assez mal à une réflexion quelque peu sérieuse sur le langage, à l'expérience qu'un homme, moins assujéti que d'autres aux contraintes de l'efficacité pratique, en peut tenter. Mais quel enfant, en vérité, n'a pas su pressentir et ressentir que la langue qu'il faisait sienne n'obéissait pas à cette seule finalité « commerciale » que les adultes lui assignent? La sémiotique a beau nous en assurer, le langage ne constitue pas pour l'enfant cette belle ordonnance de signes qui permet de comparer, de classer, de hiérarchiser les significations éparses; il est une illumination, une épiphanie du Sens, indissociable de l'Être, à travers les mots consentis. Et c'est la raison, je le crois, pour laquelle l'enfant ne peut l'imaginer qu'unique, sans ombre, sans duplicité, comme une terre qui l'accueillerait, inaltérable et tangible. Lui

seul, parmi les « mots de la tribu », est en quête d'un « sens plus pur » – quitte à voir s'obscurcir, bientôt, cette exigence que le poète cherchera sans trop d'espoir à raviver en lui.

De cet accord, de cette adéquation quasi transparente du mot à la chose, de l'expression au fait, je n'ai connu que le manque, et ce vertige qui saisit l'être mental lorsque l'emprise est incertaine, lorsque l'appel du vide est plus fort que la foi. Je parle ici d'une expérience que je qualifierai aujourd'hui d'ontologique, quand bien même l'expression peut en paraître exagérée – et qui ne relève nullement d'une difficulté cérébrale à acquérir les mécanismes premiers, phonologiques et grammaticaux, de l'une ou l'autre langue. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé la moindre gêne, dès ma petite enfance, à passer de l'espagnol au français, selon les besoins du moment, les interlocuteurs ou les situations qui m'étaient proposées. Il me paraissait naturel de répondre à mon père dans cette langue espagnole qu'il fut seul, tout un temps, à partager avec moi, alors que le français constituait le véhicule habituel, quotidien, de mes échanges avec ma mère et le milieu culturel qui était le mien. Je crois même que j'éprouvais une certaine fierté au cours de nos promenades dans les rues de Paris, dans les jardins publics où je jouais avec des enfants qui ne s'exprimaient évidemment qu'en français, oui, j'éprouvais une sorte de

contentement à cette complicité qui ne manquait pas de s'établir entre mon père et moi par le biais d'une langue que les autres ne comprenaient pas. Fierté qui se doublait de quelque morgue lorsque ma mère se mêlait à notre conversation et que ses propos en espagnol péchaient par certaine maladresse de prononciation ou inexactitude de vocabulaire. Une espèce de connivence joviale se nouait entre les « hispanophones » que mon père et moi étions ensemble pour faire trébucher ma mère sur des mots qu'elle ne parvenait pas à articuler correctement et dont je faisais mes délices. Je ne sais si j'affichais le même sentiment de supériorité quand c'était au tour de mon père, dans une conversation tenue en français, d'achopper sur quelque son, de déplacer un accent, de franciser une expression toute castillane. Je crois que je ne lui en tenais pas rigueur, non point que je lui eusse accordé une sorte de prééminence morale, mais parce que l'espagnol, si aberrant à mes yeux au sein d'une communauté française, constituait comme un code clandestin, apanage de quelques initiés, et ce statut permettait bien à ceux qui en étaient investis de ne pas avoir une connaissance parfaite de l'autre langue, en tout point *triviale*, où chacun s'exprimait auprès de moi.

Comme tant d'autres enfants élevés dans la diglossie, je faisais aisément le partage entre les systèmes de langues, et la communication avec tel ou tel groupe

de partenaires n'en était nullement entravée. C'est ainsi, du moins, que je pense pouvoir reconstituer mentalement ce premier stade de mon commerce avec les deux idiomes. Époque assurément heureuse où les deux modes de communication verbale coexistaient en moi avec une insouciance allègre, sans qu'une quelconque dichotomie intellectuelle ne se soit, semble-t-il, insinuée encore dans ma conscience enfantine des choses. Est-ce l'école, est-ce l'appréhension soudain plus vive de ma différence culturelle qui vint bouleverser, contrecarrer, bientôt détruire cette confiance paradisiaque dans les vertus plurales de mon expression? Je ne parviens pas, aujourd'hui encore, à déterminer les causes majeures de l'effondrement qui se fit en moi; je ne puis, malaisément, que le relater à la faveur des expériences ultérieures qui sont venues en corroborer l'amplitude, en accuser d'une façon irrécusable la permanence et la portée. A l'approche indivise de l'univers sensible vint se substituer une sorte de vacillation, un balancement entre deux modes d'interprétation qui se présentaient simultanément à ma mémoire et qui paralysaient mes actes et mes gestes, qui me laissaient sans parole au seuil de l'immédiat. Ou plutôt, si je cherche à m'analyser davantage, la parole, naguère unique, se faisait double – et je devais, par un travail épuisant de l'esprit, chasser quasiment de mes lèvres celle qui se présentait tout d'abord pour quêter l'autre en

toute hâte, la faire surgir du magma ombreux qui l'offusquait. J'ai longtemps vécu ces moments intolérables, dont la durée peut paraître infime, et qui me semblaient sans mesure, où une phrase à peine entreprise venait buter sur un mot qui ne se présentait plus dans la langue maintenant nécessaire, mais dans l'idiome devenu second, subalterne – et qui me bouchait d'un seul coup tout l'horizon. Il me fallait alors, avec une urgence implacable, entreprendre un travail de traduction qui, le plus souvent, se révélait inutile, puisqu'il ne parvenait que trop tardivement à me procurer le vocable qui m'avait fait défaut. La phrase avait déjà poursuivi sa course dans ma pensée au-delà de ce blanc que j'avais dû combler par un mot qui convenait mal, qui faussait très subtilement le sens de ce que je cherchais à dire. Il ne me restait plus, des heures durant, qu'à remâcher cette défaite, à refaire pour moi seul ce discours dans la justesse d'une expression enfin remémorée et désormais sans but.

C'est en français que cette forme de paralysie m'affectait surtout. La présence continuelle autour de moi d'êtres qui s'exprimaient naturellement dans cette langue me forçait à ressentir davantage la carence dont j'étais atteint, à laquelle il me fallait veiller sans relâche – alors que l'espagnol est demeuré longtemps, du fait même que je n'en faisais qu'un usage particulier, limité au cercle familial,

comme un dialecte ouvert à quelques-uns seulement et où l'on me pardonnait plus aisément les erreurs, les hésitations ou les inexactitudes. Seul le temps des vacances passées en Espagne me permettait d'échapper à cet état d'infériorité que je devais subir quotidiennement à Paris – mais il durait peu, il n'était pas soumis au jugement impitoyable de mes camarades de classe, et que j'en vienne à trébucher sur telle expression espagnole n'entraînait jamais chez mes oncles et mes cousins de Guipúzcoa que des réactions amusées ou cordiales qui n'avivaient pas ma blessure secrète, qui l'apaisaient plutôt. On me parait, là-bas, d'un prestige dont je savais bien qu'il était usurpé. L'école ne m'offrait pas de telles consolations. Il fallait sans répit s'y tenir sur ses gardes, s'y faire admettre par ses professeurs, par ses condisciples davantage encore, comme semblable aux autres, respectueux des mêmes règles, susceptible d'un même effort – et le moindre mot, échappant à la vigilance de chaque minute, le moindre mot pouvait me trahir. Lorsque j'ai lu, plus tard, des romans d'espionnage, ce qui m'a fasciné le plus, ce ne sont guère les épisodes rocambolesques des intrigues, mais toujours cette capacité propre à l'état d'agent secret de ne pas se « faire reconnaître », de parler une langue étrangère sans que rien ne permette de déceler son origine. J'attendais avec terreur le moment où lui aussi, par une faute infime de vocabulaire, serait infaillible-

ment démasqué. J'étais devenu à mes propres yeux cet étranger qui devait donner le change – à cette différence près que l'espion évoluait dans un milieu qui ne savait rien de lui, de sa langue première, de sa nation, alors que je devais, pour ma part, subir le jugement de tous ceux-là qui n'ignoraient rien de ma double appartenance et qui jouaient malignement de leur savoir contre moi. Sans doute n'ai-je fait que grossir outre mesure un sentiment qui n'habitait les autres que par intermittence et qui se nourrissait peut-être de mon incertitude à me définir, de mon impuissance à m'identifier à une image sûre de moi-même. N'importe. Ce jugement que mes maîtres ou mes camarades n'émettaient probablement pas, je le portais sur moi, je me le décernais avec un mélange d'amertume et de honte; je devais, à mes yeux, me laver d'une faute que moi seul, j'en suis maintenant convaincu, estimais impardonnable – et que le commerce verbal accusait toujours davantage.

Je finissais par en vouloir à mes parents, et tout particulièrement à mon père, de m'avoir ménagé de la sorte un destin dont je ne voyais pas l'issue. Aveuglé par un malheur que j'estimais irréparable, il m'est arrivé dans les moments les plus sombres de mon enfance, vers l'âge de dix ans, de regretter d'être venu au monde, puisque ce monde m'échappait et que je m'y sentais inclus par mégarde. Je sentais confusément que l'on n'appartient par toutes les



L'UN
L'EST
L'AUTRE

nrf



90-II A 71844 ISBN 2-07-071844-1

88 FF tc

MEZIER/VALENTIN GRAPHISTES